

Martin Zimmermann, un clown des temps modernes

SPECTACLE Au Centquatre, à Paris, l'artiste présente «Eins Zwei Drei», qui mêle cirque, danse et théâtre. Et lui permet de savourer sa liberté comme de revendiquer haut et fort son statut.

ARIANE BAVELIER @arianebavellier

Quel phénomène ! Un physique entre Fernandel et Buster Keaton, noué sur un corps svelte, sans cesse aux aguets. Énergie d'acier mêlée à une souplesse de marshmallow, visage en lame de couteau. «Je suis né dans le fromage», énonce-t-il avec un accent qui trahit un peu. Entendez dans une petite vallée de la Suisse allemande, peuplée de 600 habitants. Mère appartenant à une lignée de fromagers, père rédigeant des modes d'emploi pour des machines, et bourrant les placards de la maison avec des projets d'inventions diverses, rangés dans des chemises de couleur. Martin Zimmermann l'assure : «Ce spectacle, Eins Zwei Drei, je ne le joue pas, comme c'était déjà le cas pour Chouf Ouchouf. Je le mets en scène. Cela me permet de m'analyser et ça m'a dicté mon coming out de clown. Depuis que j'ai quitté l'enfance, je n'osais plus employer ce mot, je le trouvais ringard, je préférais me qualifier de danseur

contemporain, ou me définir comme un artiste du théâtre d'objets, dit-il. Maintenant, je revendique haut et fort ma figure de clown. C'est la seule qui conserve encore une liberté : le clown a un devoir de montrer, c'est un miroir de la société. Il l'observe et la questionne. J'ai 48 ans, et c'est ce que je veux être pour les vingt ans qui viennent, malgré mon corps qui va vieillir.»

«Tout est visuel»

L'idée a germé dans son esprit suite à une commande pour la Fondation Beyeler, à Bâle. Le célèbre musée suisse lui avait proposé d'y faire une performance de deux semaines parmi les sculptures. «J'ai commencé à imaginer plein de choses, mais on refusait toutes mes idées. Je ne pouvais pas toucher aux œuvres, pas m'allonger dans le musée, pas avoir un stylo sur moi, pas construire un faux Giacometti que je jouerais à détruire. Au début, le musée, qui devait être un espace de liberté, m'est apparu comme un espace d'interdiction. Je me demandais comment Calder aurait pris ce délire réglementaire. Tout cela parce que posséder une



Le clown blanc, l'auguste loufoque et dans la boîte, le fou ingérable (Martin Zimmermann). AUGUSTIN REBETZ

œuvre aujourd'hui, c'est posséder de l'argent. Au final, j'ai fait une performance mais aussi un film muet : j'y joue un clown qui n'a le droit de rien et finit dans la réserve prostré au milieu des chefs-d'œuvre. J'ai transposé l'expérience dans Eins Zwei Drei.»

Sur scène un trio : le clown blanc joue le directeur qui interdit tout et décide du

bien et du mal. L'auguste, c'est le technicien loufoque, soumis au clown blanc. Le contrepiètre, c'est le fou, le personnage ingérable. Ce triangle infernal se trouve lâché en liberté dans un musée. Qui, à la fin du spectacle, explose et s'écroule. Martin Zimmermann a travaillé avec deux danseurs, et avec Dimitri Jourde, rencontré au Centre national des arts du

cirque (Cnac) où ils étaient étudiants l'année du Cri du caméléon de Josef Nadi. C'est Catherine Germain, enseignante au Cnac, qui a aidé Martin Zimmermann à se trouver dans l'art du clown. «Pour travailler je dessine, en m'appuyant sur les dons des interprètes. Le clown ne parle pas, c'est une silhouette, une démarche, des points d'appui. Tout est visuel», explique-t-il.

Pudeur et fragilité

En parler tient du passage aux aveux proférés à demi-mot. «C'est très difficile d'être soi-même dans le monde. On se sent trop fragile. Le clown est agi par les sentiments humains, il envoie les siens et reçoit ceux du public. Je suis dans la lignée de Grock, Keaton, des gens polyvalents, chanteurs, acrobates, cinéastes.» Et de préciser encore : «Enfant j'étais hyperactif. On voulait me mettre sous ritoline. Ma mère a refusé. Mais je me sentais différent. Spontanément, je faisais le clown pour des anniversaires et dans des associations, et j'étais très demandé, au point que ma mère m'a ouvert un compte pour y mettre mes cachets», se souvient celui qui est allé pour la première fois au théâtre quand il avait 16 ans. Avant, son père l'emmenait voir tous les cirques du coin parce qu'il les voyait comme des gens libres qui vivaient leurs rêves, qui n'avaient pas d'argent, et qu'il fallait les soutenir. «C'est ainsi qu'il doublait le prix du billet, raconte-t-il. Mais quand j'ai dit que je voulais faire du cirque, mes parents ont exigé que j'aie un vrai métier. Je suis devenu décorateur, ai réalisé des vitrines, appris à manipuler des objets, à travailler avec une précision d'horloger et je retrouve bien des points communs entre la mise en scène d'une vitrine et d'un spectacle.»

Dans Hallo, le solo qu'il tourne depuis 2014, et qui lui a permis une nouvelle fois de se faire acclamer dans les grandes capitales du monde, il se met en vitrine comme un personnage en quête de survie. «À mesure que je le joue, je prends plus de temps pour être moi-même sur scène, cela donne de l'intensité et de la pudeur à ma fragilité. C'est une lutte, je ne suis jamais content. Lorsque l'on est un clown, rire sur soi est important, mais cela n'est pas tout.»

Eins Zwei Drei, au Centquatre (Paris XIX^e), du 20 au 24 février puis en tournée en France.